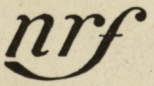
BRICE PARAIN

SUR LA DIALECTIQUE



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

On s'étonnera, sans doute, de trouver dans ce livre une pièce de théâtre avec des textes philosophiques, et sous un titre commun d'un genre en somme austère ; à moins qu'on ne se soit dit tout de suite, beaucoup plus simplement, que c'est un artifice pour publier ensemble quelques œuvres courtes d'une époque sans unité. Mais non. Le titre du volume n'est pas une parole en l'air ; et la pièce de théâtre est bien un chapitre nécessaire de cet ouvrage sur la dialectique.

Non pas, cependant, qu'elle soit faite pour être lue plutôt que pour être jouée. Dans ce cas, d'abord, je ne l'appellerais pas une pièce de théâtre. Mais, surtout, je sais que je l'ai écrite pour la scène, en voyant toujours ce qui s'y passerait et sans le confondre avec ce que j'avais à écrire. C'est l'avantage du théâtre, il me semble, sur le roman. Il permet, si des acteurs se présentent pour leur donner un corps, de faire mener réellement aux personnages le double jeu de la vie, celui de l'amour et celui du langage, sans que l'un remplace ou efface l'autre, sans donc la réduction de l'existence à la seule parole qui est

Extrait de la publication

le danger de la littérature. Au théâtre, on n'est pas obligé d'expliquer, de dire, de faire dire ou de laisser deviner ce qui peut être fait; le silence a sa part, pleine de gestes et d'occupations; et ce qui est dit est en plus de ce qui arrive, tantôt, certes, pour le mépriser, tantôt pour le retenir, mais toujours pour le juger et l'accomplir autrement, comme dans la vie.

La pièce, donc, n'est pas tellement là pour illustrer ce qui est dit ailleurs dans le livre sur un autre mode, comme on imaginerait un récit d'arpentage ou de navigation à la suite d'un traité de géométrie. Ce ne serait que de l'ornement. Non, son rapport avec la dialectique est plus intime que celui d'une image à ce qu'elle figure : elle en est elle-même un mouvement. Et non pas une période quelconque, un non entre autres après un oui de circonstance, mais peut-être, en tout cas c'est ce que je crois, le dernier mouvement, la fin et l'échec de la dialectique, le moment où, à force de courir d'une parole à l'autre pour tâcher d'attraper un sens, et un peu de repos avec, ce qui apparaît vite sans espoir dans une poursuite pareille, et de se demander, par conséquent, s'il ne vaudrait pas mieux y renoncer, on se met à désirer furieusement, monstrueusement, à peu près comme on a envie de la mort quand on est malheureux, que le monde entier cesse de vivre et d'agir pour ne plus faire que parler, pour ne plus s'occuper que de déchiffrer cette énigme qui est terrible : pourquoi faut-il qu'on parle, alors qu'on aimerait mieux tout avoir, sans qu'on ait besoin de dire d'abord qu'on le veut?

A ce moment-là, la dialectique, en vérité, s'effondre, même si elle a le sentiment qu'elle triomphe. Car son rêve se révèle impossible. On ne peut pas ne faire que parler. Il y a aussi l'autre tentation qui est de ne rien dire du tout. D'autre part, cette entreprise, qui a l'ambition de tout abîmer dans la parole, apparaît très vite contradictoire avec le nom de dialectique, qu'elle porte, et qui signifie dialoguer, être deux ou plusieurs, s'entretenir ensemble, communiquer. Ne plus faire que parler tourne toujours au monologue, puisque pour converser il faut s'interrompre de discourir afin de donner le tour à l'autre, et alors écouter. Dans l'idée de la dialectique, il y a l'idée de deux, qui ne va pas avec le goût de la solitude. Mais celui-ci, l'on ne peut guère, en effet, essayer de le satisfaire qu'en s'enfermant dans la parole. Il faut sortir de cet embarras.

On verra dans le livre que la dialectique n'est pas un mode de raisonnement comme les autres, ni même, probablement, un mode de raisonnement tout court, mais qu'elle est plutôt la façon de parler la plus naturelle, la plus spontanée, la moins raisonnable, donc la plus barbare aussi, à laquelle on n'arrive, effectivement, qu'après s'être débarrassé des habitudes classiques, qui sont des habitudes de raisonnement. Pascal a fondé la dialectique en s'éloignant de la géométrie et en cherchant comment représenter la nature : en somme, renversement du pour au contre, on commence par dire une chose, puis on dit l'opposé parce qu'on s'est aperçu que ce n'était pas exactement ce qu'il y avait à dire, soit pour la vérité, soit pour la réussite, et ainsi de

Extrait de la publication

suite. Pour procéder autrement, il aurait fallu réfléchir, jusqu'à ce qu'on aboutisse à une certitude, ce qui aurait été fatigant, et aussi fort hasardeux, puisqu'on est loin d'être sûr qu'on puisse jamais y arriver. C'est ainsi que la dialectique attrape son allure charmante d'abandon à la volupté qui accompagne le renoncement à l'effort, celui qui aurait consisté à prendre un parti et à s'y tenir. Mais c'est aussi pourquoi elle est tellement incertaine. Il n'y aurait pas tant d'affinité, maintenant, entre la littérature et la philosophie, si la dialectique n'était pas elle-même de l'ordre de la tentation et par conséquent plus à raconter qu'à exposer. Et s'il se reforme un jour, après elle, une logique, c'est que l'homme enfin, se sera de nouveau rendu compte qu'il n'est pas seulement un événement entre autres, mais qu'il a plutôt à produire qu'à attendre que d'autres produisent pour lui.

I

PASCAL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

On n'avait certes pas attendu le XVIIe siècle, et la France, pour s'apercevoir que l'homme pense et que c'est la pensée qui fait son mouvement. Mais ce n'est que là, à ce moment-là, que le terme de pensée a pris son juste sens, et nous le devons à Pascal. « L'homme, il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien. »

Auparavant on avait surtout parlé de raison. On en parle encore, du reste, et ce n'est pas fini, mais avec moins de hauteur qu'autrefois, pourtant, quels que soient les airs qu'on se donne. C'est que la raison, finalement, ce serait trop beau. Autant se figurer en nous des principes *écrits*, la vérité pour tous, le bien et le mal, notre vocation, tout ce qu'il faudrait. Nous ne sommes pas si riches. Pour être plus modestes, mais pour être plus libres aussi, et c'est là que fut l'erreur, on s'est

Extrait de la publication

rabattu depuis sur l'idée de conscience. Mais ce n'est plus qu'un regard sur un monde étranger, s'il n'est pas hostile. Séduire, être séduits, saisir, abandonner, puis être abandonnés, c'est en avoir trop peu. D'enfant gâté des Dieux qu'il était au départ, sachant ce qu'il voulait et pouvant l'obtenir, l'homme est devenu de nos jours une misère inutile, à qui l'on ne peut demander que la contemplation, un peu désespérante s'il ne s'en distrait pas, de sa vie et de la mort. Entre les deux, la pensée proposait, au prix de quelque effort, une recherche honnête et qui ne s'arrêtait pas, une méthode exacte et qui ne se perdait pas, ni en soi ni ailleurs, avec au bout le salut peut-être, grâce à Dieu, une chance à courir, la seule. On n'en a pas voulu. C'était trop difficile. Il fallait s'ouvrir et communiquer.

Ni pierre ni Dieu, un peu plus que rien, beaucoup moins que tout, ça ne suffisait pas. On voulait tout avoir, sans secours de personne et dans la solitude du tyran. On a gagné, puisqu'on n'a plus rien, autrement dit que dalle, celle du tombeau. C'est à recommencer.

La première découverte fut celle de Descartes. Mais il n'en résulta qu'une affirmation téméraire. Qu'est-ce que c'est que ce je suis, pour la fin ? Si ce n'est que d'être là, comme n'importe qui, autant dire qu'on n'y est plus dès qu'on se met à penser. Je pense, donc je ne suis pas, disait Kierkegaard. Si c'est, au contraire, d'être Dieu, à cause de l'évidence, le moyen n'est pas sûr. La foi vaudrait mieux, qui n'est pas donnée aussi facilement. Deux hommes en face l'un de l'autre,

Extrait de la publication

même géomètres, s'il n'y en a pas un troisième pour faire de l'ordre, c'est esclave et maître alternativement, on ne le sait que trop. Non, penser ce n'est pas voir ce qui est invisible, la pensée, c'est qu'on parle, autrement dit, qu'on recouvre de ce qu'on dit tout ce qu'on ne dit pas, c'est la dialectique qui a l'air d'être enfermée dans ses demandes et ses réponses, mais qui veut en sortir, c'est donc, finalement, le besoin qu'on a de ressusciter. Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est cela qu'elle dit, la pensée, derrière ses paroles. Mais où trouve-t-elle les mots qui en disent si long, si ce n'est dans l'Ecriture? Voilà le résumé de ce que nous sommes. La grâce à demander, en plus. C'est de Dieu seul qu'elle peut venir. Encore faut-il qu'on la demande.

Ai-je trahi Pascal, le mettant à l'endroit où Descartes cesse? Celui-là fut géomètre avant d'être saint, mais pas en même temps, tandis que celui-ci paraît avoir reçu dans le même moment sa philosophie et son invention. Pour Pascal l'un surpasse l'autre. L'ordre n'est pas le même. « Je ne ferais pas deux pas pour la géométrie », écrit-il en août 1660, deux ans avant sa mort, à Fermat, qui veut le rencontrer; il vient de lui dire qu'il tient la géométrie pour « le plus haut exercice de l'esprit », mais qu'en même temps il la connaît pour si inutile, qu'il fait peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan, ce qui est fort justement situer la science dans le domaine du raisonnement facile, partant de postulats bien définis, par conséquent bornés, un jeu seulement de la pensée qui, elle, au contraire, ne

Extrait de la publication

s'intéresse qu'à l'infini. Pascal se justifie de son mépris en expliquant qu'il est alors « dans des études si éloignées de cet esprit-là qu'à peine il se souvient qu'il y en ait ». Mais ce n'est pas un accès d'humeur, dû à la maladie, ou à l'approche de la mort, car on trouverait, si l'on cherchait bien, dans son opuscule sur l'esprit géométrique, que l'on date ordinairement de deux années plus tôt, vers 1658, des propositions point pour point semblables, comme celle sur la double infinité « qui nous environne de toutes parts », sur l'infinité et le néant d'étendue, l'infinité et le néant de nombre, l'infinité et le néant de mouvement, l'infinité et le néant de temps, « sur quoi l'on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même ».

On sait que son apport fut considérable dans le domaine des sciences exactes. A l'âge de seize-dix-sept ans, c'est-à-dire cinq ou six ans après l'histoire du premier livre d'Euclide, ayant adopté les toutes récentes idées de Desargues sur les projections, ce qui lui attire le dédain de Descartes, il énonce le fameux théorème encore cité sous son nom dans nos manuels de mathématiques élémentaires, sur l'hexagone inscrit dans un cercle, dont les côtés opposés se coupent deux à deux en trois points situés en ligne droite, et il l'étend aussitôt à toute section conique, pour donner l'hexagramme mystique. Cinq années plus tard, en 1645, il a construit la première machine à calculer qui fonctionne et est mise dans le commerce. En 1647, il publie ses expériences nouvelles touchant

le vide, réfute les théories à la mode sur ce sujet, à savoir que la nature aurait horreur du vide et, dans sa lettre au R. P. Noël, jésuite comme par hasard, il formule la règle suivante, à ne jamais oublier quand on se mêle de penser : « pour faire qu'une hypothèse soit évidente il ne suffit pas que tous les phénomènes s'en ensuivent, au lieu que, s'il s'ensuit quelque chose de contraire à un seul des phénomènes, cela suffit pour assurer de sa fausseté ». On va là beaucoup plus loin qu'avec la méthode de Descartes. Ce qu'on trouve là, c'est la rigueur dialectique de Socrate et le terrible cœfficient d'incertitude qui affecte chacune de nos affirmations, rien de ce que nous disons n'ayant effectivement le droit d'être reconnu pour vrai, tant qu'une menace d'objection subsiste (*Gorgias*, 473, b). Mais Socrate s'était arrêté là, en comptant pour le reste sur le courage. Pascal, non. Il ne faudra pas s'étonner de le voir s'en aller ensuite vers la seule vérité qu'il ne puisse pas mettre en doute, et qui est théologique : tout est grâce, non seulement la vie, mais le génie est grâce, la vertu est grâce, la foi même est grâce, et le bonheur qu'elle donne. Mais la grâce, qui l'a ? Personne ne le sait. Les hommes n'ont en commun que la nature, pas la grâce. Comment alors communiquer autrement que dans l'ordre de la charité ? Comment vivre autrement, d'une existence selon la nature, que dans la crainte et le tremblement de saint Paul ? Comment ne pas se méfier des mots ? On dirait que Pascal a reçu là, sous la forme du vide en haut du tube de verre, la première révélation de la distance, infranchissable par la seule raison,

Extrait de la publication

qui est entre l'infini et nous, entre la certitude et notre connaissance, entre la paix et notre désir de la paix. Ce vide est la première image du résidu que l'on n'analyse plus après toute tentative de réduction à la santé, à la science, à l'automate. C'est aussi la grâce.

Quatre ans plus tard, son père est mort (1651), puis sa sœur est entrée à Port-Royal (1652), Pascal s'est débattu entre le monde et elle, il a tracé le programme de ses travaux géométriques, il l'a adressé à l'Académie parisienne de mathématiques (1654), il sait qu'il a fondé une science nouvelle, comme par hasard : celle du hasard, la meilleure approche de la grâce, et il se convertit pour la deuxième fois. « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix... Renonciation totale et douce. » Il faudra six ans et peut-être huit pour y arriver.

On passe d'abord par la règle des partis, c'est-à-dire le partage équitable de l'enjeu, après un coup quelconque, dans une partie à plusieurs que l'on a décidé de rompre avant la fin. C'est un problème que les hommes du monde se posent à l'occasion et Pascal a des amis parmi eux, comme on le sait. Le calcul des probabilités ne naîtra pas, de la sorte, dans le besoin des assureurs, comme il aurait fallu, si Marx avait raison, mais dans une histoire de société. Fermat, que Pascal tient « pour le plus grand géomètre de toute l'Europe », propose une méthode sûre, seulement elle est fort sèche, elle fait penser surtout à ce qu'on appelle maintenant le calcul des espérances mathématiques. Supposons trois joueurs, par exemple : il manque une partie au premier, deux au second,

Extrait de la publication

deux au troisième. Fermat raisonne ainsi : le premier peut alors gagner en une seule partie, ou en deux ou trois ; s'il gagne en une partie, il a pour lui 1/3 des hasards ; « si l'on en joue deux, il peut gagner de deux façons, ou lorsque le second joueur gagne la première et lui la seconde, ou lorsque le troisième gagne la première et lui la seconde. Or deux dés produisent 9 hasards (à trois) : ce joueur a donc pour lui 2/9 des hasards, lorsqu'on joue deux parties ». Fermat ne dit pas si, mais *lorsque ;* il suit le temps, non pas le possible pour lui-même, sans égard au temps. Par un raisonnement analogue il montre ensuite que si l'on joue trois parties, trois dés faisant alors 27 hasards, le premier joueur en aura deux pour lui et la somme totale de ses hasards fera pour lui $\frac{1}{3}+\frac{2}{9}+\frac{2}{27}=17$ hasards. Les deux autres, étant égaux, en auront chacun 5 et le partage se fera dans la proportion de ces trois chiffres. « La règle est ferme et générale en tous les cas, précise Fermat, de sorte que sans recourir à la feinte, les combinaisons véritables en chaque nombre des parties portent leur solution et font voir... » C'est incontestable, et Pascal trouvera le même résultat. Mais il a besoin, lui, de recourir à la feinte. Il va vouloir se figurer exactement, sans rien omettre, les situations respectives de chacun des joueurs à tous les moments de l'opération. Il représentera les chances de chacun par les trois lettres *a*, *b*, *c*, et il arrangera ces trois lettres trois à trois, de *aaa* à *ccc*, en passant par *aba*, *bab*, *cab*, *ccb*, etc., pour, sur le tableau de ces 27 permutations d'un

Extrait de la publication

genre particulier, puisque chaque lettre peut être prise une, deux ou trois fois dans la même combinaison, découvrir le nombre des cas favorables à chacun, avec, ainsi, la règle des partis. « Voilà, écrit-il à Fermat, mes pensées sur ce sujet, sur lequel je n'ai d'autre avantage sur vous que celui d'y avoir beaucoup plus médité ; mais c'est peu de chose à votre égard, puisque vos premières vues sont plus pénétrantes que la longueur de mes efforts. » Il y a de la mondanité dans le compliment, mais, en effet, la méthode de Fermat ressemble à un voyage heureux, l'homme a pris la bonne route et il va vers son but, sans autre souci, tandis que celle de Pascal rappelle une marche d'approche, avec éclaireurs, batteurs de buissons, patrouilleurs, flanc-gardes et arrière-gardes. Il ne faut pas qu'il y ait le moinde risque d'embûche ; on fouille le pays à fond.

Pascal n'aimait pas l'algèbre, pas plus qu'il n'aimait Descartes. Le chanoine de Sluze lui en fit la remarque une fois, et un peu le reproche, dans une lettre à Brunetti (1657). Mais il avait ses raisons, qu'on va retrouver bientôt : pour lui les méthodes nouvelles ne diffèrent de celles des anciens « qu'en la manière de parler », c'est-à-dire en rien d'essentiel. L'emploi qu'il fait là des lettres n'est, d'ailleurs, pas de l'algèbre proprement dite. C'est plutôt un mode de l'analyse, telle qu'on la pratique aujourd'hui, après les abstracteurs du type Evariste Gallois : *a*, *b*, *c*, ne représentent pas, en effet, dans le cas présent, non plus que chez ceux-là, des grandeurs distinctes et mesurables, comme dans la géométrie algébrique,

Extrait de la publication

mais des signes qui se combinent et se comparent entre eux, sans relations directes avec les événements, pour en figurer la composition par analogie. Le degré d'abstraction et de généralisation est plus élevé d'au moins une puissance que dans le simple calcul algébrique. Par exemple, *aaa* ne veut pas dire, là, que le premier joueur aurait fait trois points vainqueurs tous les trois, mais que sur les 27 hasards il y en a nécessairement un qui le fait gagner, de même qu'il y a un *bbb* pour le second joueur et un *ccc* pour le troisième, tandis que les autres arrangements sont des mélanges, qualitatifs, de chances dont il s'agit d'apprécier la signification.

Au reste, pendant cette dernière période de sa vie de savant, qui le mènera presque jusqu'à sa mort, Pascal va s'aventurer de plus en plus avant dans l'arithmétique. Son besoin de s'emparer des secrets de Dieu, avant d'y renoncer, semble l'entraîner là par une passion irrésistible. N'oublions jamais, non plus, ses liens avec Fermat, qui était son aîné et un ami de son père. Dans son adresse à l'Académie parisienne de mathématiques (1654, je le rappelle), il annonçait un traité des enceintes des puissances numériques, un autre sur les caractères de divisibilité des nombres, un autre encore sur les carrés magiques, un autre enfin sur la sommation des puissances numériques. Nous avons une idée du second et du quatrième par ce qu'il a publié ensuite, mais il ne reste aucune trace des carrés magiques et nous ne savons même pas exactement ce qu'il entendait par enceinte des puissances numériques, ce terme n'étant plus en usage

Extrait de la publication

aujourd'hui. Peut-être, suggère-t-on parfois, est-ce la différence entre deux entiers consécutifs élevés à la même puissance : $(n + 1)^p - n^p$? Mais Pascal aurait résolu facilement ce problème tôt ou tard, puisqu'il se trouve dans son triangle arithmétique un moyen de développer les puissances du binôme. Quoi qu'il en soit, tout chez lui prend maintenant une tournure nouvelle avec le triangle arithmétique, sorte de grille merveilleuse pour déchiffrer certaines correspondances surprenantes des nombres entre eux. Il y a, derrière, l'idée qu'il faudrait inventer une science qui soit fondée sur la « nature intime des nombres », et non sur le caractère conventionnel de la numération (décimale, pour ce qui est de nous). Leibniz, à son tour, y réfléchira sérieusement, croira la découvrir, mais, j'imagine, grâce surtout à sa confiance en la possibilité d'un algorithme universel, alors que Pascal vivait et pensait dans la méfiance des mots et des expressions.

Du triangle arithmétique, dont Fermat, d'ailleurs, avait vu, de son côté, certains aspects, Pascal tire des usages pour les ordres numériques, pour les combinaisons, pour déterminer les partis qu'on doit faire entre deux joueurs qui jouent en plusieurs parties, pour trouver les puissances des trinômes et des apotomes. Tout cela sera publié, en 1665, à Paris, chez Guillaume Desprez, avec un traité des ordres numériques, un traité des racines, un traité sur les produits de plusieurs nombres consécutifs, un traité des combinaisons donnant la formule, encore valable maintenant, pour le calcul du nombre des combinaisons de m objets p à p,

Extrait de la publication

BRICE PARAIN

SUR LA DIALECTIQUE

Ce livre est composé de trois textes ayant pour sujet commun la dialectique :

1°) un essai sur Pascal, contenant une analyse de ses méthodes de raisonnement en mathématique. Pascal est le premier, dans l'ère moderne, qui ait opposé la dialectique à l'ancienne logique, qu'on appelait alors la scolastique ;

2°) un court traité dont l'objet est le développement d'une critique formelle de la dialectique, c'est-à-dire d'une critique portant sur le mode de raisonnement qu'on appelle de ce nom, quel que soit le contenu des propositions qui le composent ;

3°) enfin une pièce de théâtre, dont l'auteur justifie l'introduction dans le volume en disant qu'elle n'est pas une illustration des thèses sur la dialectique exposées dans les essais, mais le récit d'un moment même de la dialectique, et sans doute le plus important, celui où la dialectique, se sentant enfermée dans sa propre incertitude, s'avoue impuissante à assurer la conduite de la vie.

L'ensemble est un examen sévère de la dialectique comme méthode de pensée, et un effort pour proposer à la place un mode de communication plus sûr, plus simple également, donc plus universel. Pourquoi donc la dialectique ne devrait-elle pas, elle aussi, selon sa propre loi, céder la place à une autre solution, qui s'opposerait à elle comme elle s'est opposée à l'ancienne logique ?

Extrait de la publication